

Avant propos

Ce travail est le fruit du hasard. Dans nos études du fait occitan en Haut Quercy dont nous avons fait depuis plusieurs années une véritable quête, nous n'avions pas attaché d'importance particulière aux jeux. Pas plus d'importance du moins que nous n'en accordions à la phonétique, au lexique ou la morphosyntaxe en général. Pas plus que nous n'en accordions aux récits d'expérience, aux monographies particulières ou villageoises, au légendaire, au travail de la terre, au bétail, aux circuits commerciaux, aux pratiques musicales et chorégraphique, aux petits métiers, à la nature...etc.

C'est l'envie de renouer avec une pratique sociale, les neuf quilles, dont le matériel et la mémoire étaient à notre disposition mais inexploités, qui nous a donné envie de dérouler une pelote dont nous nous sommes aperçu que le fil se tissait à mesure que nous le tirions. En effet, quand on veut vivre les choses pleinement, comment ne les aborder que par un bout de la lorgnette ? Nous avons tout embrassé d'emblée, recherches documentaires, collecte de mémoire et fabrication de matériel. A mesure que nous butions dans les premières, peu nombreuses mais qualitatives, nous intensifions la seconde et précisions la troisième. La recherche sur les quilles a débordé sur celles des cartes, puis s'est posée la question des amusements selon les âges et les contextes : la petite enfance, l'école, la nature, les jeux valorisés dans l'espace public, les jeux domestiques...etc. Au moment de formaliser une étude et de communiquer nos recherches, il nous a fallu borner. C'est au départ un article sur les jeux de neuf quilles dans les territoires du Parc Naturel des Causses du Quercy que nous avons écrit pour le compte du comité scientifique et de prospective dudit Parc.

Ensuite s'est présentée l'occasion de ce mémoire dans lequel nous avons voulu clore le maximum d'approches : une analyse des fonctions contemporaines des jeux traditionnels comparées à celles de l'occitan, notamment dans le cadre éducatif ; une approche étymologique qui mette en évidence la filiation des images depuis l'apparition de certains mots dans notre langue ; un exposé de différents jeux qui permette un premier abord pratique ; une présentation des sources littéraires comme potentiel de réappropriation de pratiques langagières et ludiques ; la transcription d'un phonogramme témoin d'une situation de jeu dans un cadre à la fois vernaculaire et diglossique du début du XXI^e siècle.

Nous avons été tenté maintes fois d'étendre le sujet aux registres lexicaux du son et du bruit ou de préciser celui des postures physiques et faciales qui nous paraissent essentiels à la compréhension des jeux : mais notre étude nous eût échappé. L'autre tentation a été celle des jeux de langage et des métaphores : nous n'avons pas éludé cet aspect quand il se présentait, notamment lors des examens étymologiques et des citations littéraires, mais nous n'avons pas poussé plus avant cette recherche qui nous semblait vertigineuse.

Ainsi nous avons pris pour fil conducteur le corps du joueur, son activité et ses interactions avec les objets du jeu. Nous avons cherché à indiquer autant que possible le contexte de ces jeux que les yeux d'adultes et d'enfants de l'ère numérique pourraient trouver dépaysants, naïfs voire dénués d'intérêt. Néanmoins cette étude n'est pas rédigée à la gloire d'un âge d'or dépassé ou d'un paradis perdu : chaque mot, chaque jeu, chaque détail a vocation à être réutilisé, adapté, développé.

Nous espérons que l'unité thématique transparaîtra à travers la diversité d'approches que propose chaque partie et l'apparent foisonnement lexical. Ce travail a été réalisé de bonne fois et toute erreur serait due à de l'incompréhension, une mauvaise transcription ou de l'inadvertance de notre part.

Nous remercions toutes les personnes qui ont collaboré de près ou de loin à la rédaction de ce mémoire : nos informateurs, dont le nom de certains figure dans le corps de l'étude ; notre directeur d'études Patric Sauzet, Joëlle Ginestet ainsi que Jean Sibille pour le partage de ressources bibliographiques dont nous ne soupçonnions pas qu'elles servissent à ce point notre approche de ce sujet ; Alain Grimault pour les longues heures passées à aiguïser notre curiosité et défier notre goût de la recherche ; Jean-Louis Fossat qui, le peu de temps que nous ayons échangé avec lui à ce jour, nous a beaucoup inspiré ; notre famille et particulièrement Laura Callès, pour son patient et indéfectible soutien ; Louise Garrigou pour sa promptitude à résoudre quelques problèmes théoriques que nous avons pu rencontrer ; l'association La Granja qui a mis en place toutes les conditions favorables à la reprise de nos études ; à Christian-Pierre et Amic Bedel pour leurs services et encouragements ; à tous les hommes et toutes les femmes qui, dans la parole ou dans l'écrit, dans l'incarnation ou dans l'action, ont porté et continuent de valoriser le fait occitan en Quercy et au-delà.

A propos de la langue

Ce travail a été rédigé en français, qui est pour nous une langue maternelle mais aussi une langue d'étude dont nous avons précisé la fonction de recul qu'elle nous offrait dans l'introduction de notre mémoire de Master 1.

L'occitan employé est celui que nous avons pratiqué et cultivé depuis l'enfance, la variante nord-languedocienne du Haut Quercy (toutes les mentions de Pays Haut et Haut Pays renvoient à cette réalité). Nous employons la graphie alibertine plutôt que l'alphabet phonétique international ou ses variantes de l'Atlas Linguistique du Languedoc Occidental pour des raisons suivantes : notre étude n'est pas phonétique mais lexicale et l'alphabet normalisé occitan suffit à la compréhension de la totalité du message.

Les citations d'auteurs lexicographes d'une aire dialectale différente de la nôtre le sont dans

leur graphie – Mistral, Lhermet –. Pour les quercynois, seul Paul Lescale est cité dans sa graphie qui permet des comparaisons avec Mistral, dont il partage la graphie et que nous invoquons souvent : tous les autres sont cités, sauf exception, en graphie normalisée pour la raison déjà citée que notre objet n'est pas phonétique et afin de ne pas multiplier les alphabets dans cette étude.

Nous avons tâché de préciser autant que faire se peut notre étude par l'adjonction de notes, notamment pour les références littéraires. Pour approfondir les nombreuses entrées de notre travail, nous renvoyons à la bibliographie en fin de mémoire.

I. Langue minorisée et jeux traditionnels : une dialectique ?

A. Des jeux comme support théorique de transmission de l'occitan

a) lexiques et contextes

« Il n'y a pas de dictionnaire sans ethnographie »¹ écrivait Jean-Louis Fossat : cette affirmation résume pour nous tout l'enjeu qu'il y a d'articuler la transmission de l'occitan à des activités pratiques et contextualisées.

En ce qui concerne l'enseignement de l'occitan, nous voyons tout l'intérêt que peuvent représenter les ethno-textes et leurs correspondants sonores en ce qu'ils donnent à entendre et à lire les mots sans l'affectation ni l'emphase que nous retrouvons trop souvent dans les compositions littéraires ou sonores contemporaines. Non que nous ne sachions gré aux artistes de vouloir promouvoir l'usage de la langue dans des formes qui sortent du quotidien : bien au contraire, c'est là

¹ Jean-Louis Fossat, *La formation du vocabulaire gascon de la boucherie et de la charcuterie [Texte imprimé] : étude de lexicologie historique et descriptive*

leur rôle. Mais la reconquête de l'occitan qui est le cas d'à peu près tous les acteurs culturels occitans actuels nés après-guerre pose la question d'une pratique recomposée de l'occitan : il s'agit d'un apprentissage « hors sol », c'est à dire décontextualisé, où les méthodes, les ateliers de langue mais surtout les dictionnaires sont trop souvent les seuls référents pour l'apprentissage et la pratique.

Nous ne décrivons pas ici l'activité lexicographique dont nous sommes les premiers curieux et bénéficiaires ; mais nous devons faire le constat que les dictionnaires, pour exprimer les choses, sont contraints d'expliquer des mots par des mots avec la plus grande concision possible. Cette organisation circulaire et complète n'englobe ni le geste, ni le son et l'on a tôt fait de remarquer une personne qui a vécu dans sa langue d'une autre qui l'a lue et récitée. Cependant ces deux catégories ne sont pas exclusives l'une de l'autre et nous avons vu avec bonheur des gens qui ne se contentaient que de vivre dans leur langue s'intéresser aux livres, aux disques et aux spectacles et ainsi la cultiver sans rien lui ôter de sa consistance : nous pensons à la regrettée Alberte Forestier, paysanne à Figeac, devenue conteuse et chanteuse depuis qu'elle avait participé aux ateliers de langue du général Soulié, de Paul Poulet et d'Arnaud Krispin et dont la fréquentation et l'incitation du musicien Xavier Vidal avait encouragé le talent. De même nous avons vu des personnes – et nous nous reconnaissons en partie dans ce parcours –, dont la connaissance se fondait principalement sur leurs lectures, conquérir l'expérience des choses, choisir leurs mots non plus en fonction de leur apparente érudition, mais parce qu'ils étaient consubstantiels d'un système de communication bien établi dans une communauté donnée, dans un contexte précis, dans une culture spécifique.

b) limites et ressources de l'héritage agricole

Au travers des jeux, c'est la question de la langue qui nous intéresse : notre intérêt est global pour tout ce qu'une communauté exprime spontanément en occitan, mais aussi tout ce qu'elle crée. Nous aurions pu choisir le sujet des travaux agricoles, qui nous est cher car extrêmement productif pour la sociolinguistique de l'occitan « contemporain ». Nous mettons des guillemets à « contemporain » car cette sociolinguistique est aujourd'hui en pleine mutation avec la disparition progressive et inexorable des personnes ayant l'occitan pour langue maternelle spontanée, issues pour la quasi-totalité du monde rural et des activités agricoles. Spontanée car nous n'excluons pas que des enfants puissent naître et grandir depuis dix ou vingt dans un bilinguisme total : ces cas sont toutefois très rares et les situations d'enfants de militants ne sont absolument pas comparables avec des enfants, bien souvent de paysans, d'artisans et de petits commerçants, nés dans l'entre-deux-guerre, qui parlèrent presque exclusivement l'occitan à la maison et apprirent le français à l'école. Leurs bilinguismes ne sont pas comparables car leurs vies ne sont pas comparables, ou bien si nous

les comparons, sachons en apprécier les différences.

Quoi qu'il en soit, les productions littéraires – peut-être plus que la chanson – multiplient les références à la langue d'une société agricole plus proche de la nature que nous ne le sommes aujourd'hui : c'est notamment le cas des livres de proverbes et d'expressions où les mondes animal, agricole et religieux sont tout à fait représentés. Nous pensons à des expressions comme *Se n' crei coma un pat sus una trèja* ou bien *L'i te fa coma un can a vèspras* : ces expressions sont tout à fait caractéristiques du changement de référents que connaît le locuteur occitan contemporain, de plus en plus citadin – au moins dans son mode de vie – et qui voit rarement ou jamais des tiques, se représente un peu mieux une truie sans pour autant en avoir approché, côtoie certes des chiens mais ne va pas à vêpres (hormis de rares cas) et peut-être ne sait pas de quoi il retourne.

Cette référence au monde animal, agricole ou religieux n'est pas un problème en soi pour la vitalité de la langue et nous croyons que des représentants de *ase, tèrra* ou bien *Diu* ont de beaux jours devant eux. Néanmoins elles renvoient à des êtres dont l'utilité ou la connaissance passe plus vite que les références à la nature dont le cycle toujours renouvelé permet au simple locuteur, au poète ou au scientifique, de les ériger en symbole, tels l'arbre, l'oiseau ou la fleur. Il est plus dur de faire vivre *lesena*, à la fois l'alène du cordonnier et la personne dérangeante, *recapi*, qui se dit du bœuf aux cornes tournées vers l'arrière, donc difficile à atteler au joug avec le sens de récalcitrant ou bien *santus*, prière de la messe et ultime moment d'une action ; encore que la dérivation sémantique offre un espoir, même maigre, de continuité à ces mots alors que certains objets très spécifiques et déjà tombés hors d'usage de même que privés de sens figuré, sont voués à disparaître : à ce jour seules les thèses, les dictionnaires et quelques rares muséographies maintiennent *friquet* qui désigne un crochet multiple voué à la repêche d'un seau dans le puits, *fusadièr*, pour la planche trouée au-dessus de la cheminée destinée à recevoir les fuseaux ou *escaucidor*, plateforme tournant autour d'un cinquième pied de la table où l'on posait la soupière afin d'y presser les tranches de pains qui s'imbibent du bouillon².

Nous gardons toutefois un peu d'optimisme pour plusieurs raisons : le français comme toute langue qui parle aujourd'hui plus d'objets numériques qu'autre chose est sujet aux mêmes phénomènes ; de plus il n'est pas dit que la création d'objets – qui se croit création mais ne font que réactualiser de vieux principes – ne ravive l'usage de ces mots pour soulager une activité néologique

² Une table de ce type est visible au château de Cénevières ; de même, Monsieur Jean Pons, ancien boucher de Cabrerets, nous signalait la présence pendant la seconde guerre d'une table aux Casemates, commune de Blars, évidée aux emplacement des assiettes, et munie au fond d'une bonde fermée d'une chevillette pour leur nettoyage.

qui est difficile en occitan car elle cède tantôt au calque français le plus proche ou alors s'affuble d'une exigence de différenciation à tout prix du vocable français, cherchant la ressource auprès du catalan, du latin, quelquefois de l'anglais en prend peine à s'imposer. Tous ces efforts sont légitimes, certains plus adroits que d'autres, et dans ce paysage nous croyons que l'occitan a de nombreuses ressources, non pas pour tout nommer de manière originale, mais pour faire vivre des termes qui peuvent s'adapter à la modernité : dans le vocabulaire des activités agricoles, nous pensons à *far combin*, pour le co-voiturage, la collocation, le partage de ressources en général (il s'agissait au départ pour deux propriétaires de se prêter une bête quand ils n'en avaient qu'une). A ce sujet, le lexique des jeux traditionnels présente bien des termes qu'il est possible d'adapter au moins aux sports modernes, au mieux à des situations de vie courante : c'est en tout cas la leçon que nous avons prise auprès des écrivains que nous évoquerons en fin d'étude.

c) le choix des jeux

Nous avons ainsi choisi les jeux plutôt que les travaux agricoles car nous avons l'idée qu'ils sont des activités plus facilement transposables d'une société à une autre, d'une époque à une autre. Cet optimisme nous a été conforté dans nos observations des cours d'écoles où une véritable tradition orale enfantine est à l'oeuvre. On y entend des comptines, quelquefois les mêmes que nous entonnions, quelquefois renouvelées ; on y voit des jeux tout à fait comparables, parfois identiques à ceux que nous avions, à ceux que nos parents ou grands-parents nous ont évoqués. On ne peut pas en dire autant du travail. De plus, on observe un phénomène cyclique de disparition puis de retour de certains jeux, tels les billes, les osselets, l'élastique. Certains ont déplacé leur source mais non pas leur nature : c'est le cas des images qu'on collectionne et qu'on s'échange, autrefois données par le maître, aujourd'hui achetées chez le marchand de journaux ou acquises dans un paquet de céréales, les premières plus éducatives, les secondes plutôt commerciales.

L'autre raison qui nous a fait privilégier le jeu comme support d'étude et de transmission de la langue est la nature tout à fait délimitée de celui-ci. Beaucoup d'apprenants de l'occitan auxquels nous sommes quotidiennement confrontés ne savent pas toujours comment s'y prendre pour le cultiver. Nous leur préconisons l'utilisation répétée de formes courtes, vocatives, interrogatives ou exclamatives – *Bonjorn, adissiatz, mercé plan, qual sap ?, te sabi !, pensi ben !, aital !, tot segur !, çaquelai !...etc* – qui ont l'avantage d'être extrêmement simples du point de vue de la syntaxe et de l'articulation phonétique, expressives et possiblement accompagnées de gestes. Elles sont surtout délimitées par elles-mêmes et ne dépendent d'aucun autre élément du discours. Ces formes indépendantes et courtes, une fois maîtrisées, peuvent s'augmenter au gré des progrès de

l'apprenant, telles les règles qui s'ajoutent à un jeu dont on donne la forme simple pour l'acquisition et dont on dévoile petit à petit les finesses pour arriver à la plénitude de son exercice. Cette intuition de la délimitation, nous l'avons enrichie à la lecture de Roger Caillois qui donne les caractéristiques suivantes du jeu comme étant « une activité 1. libre 2. séparée 3. incertaine 4. improductive 5. réglée 6. fictive »³.

Ces critères nous semblent tout à fait correspondre à la situation actuelle de l'occitan et nous osons la comparaison : 1. On apprend et pratique l'occitan librement, sans aucune contrainte 2. La pratique de l'occitan est complètement séparée des enjeux qui motivent la pratique du français (en France) 3. L'existence de l'occitan est complètement incertaine à moyen terme 4. Elle est tout à fait improductive du point de vue de la masse de personnes concernées et ne fait gagner leur vie qu'à peu d'entre elles 5. L'occitan a ses propres règles qui le distinguent comme langue à part entière et fondent l'argument de sa reconnaissance 6. Dans le cadre actuel de sa pratique, il donne lieu à une variété de fictions quant à son avenir (et quelquefois son passé!) autant que dans ses productions culturelles qui induisent un espace de création et de narration séparé du destin national français (entre autres), à destination de qui veut bien entendre ce récit.

d) jeux utiles d'une langue optionnelle

Si la comparaison de l'occitan aux caractéristiques du jeu chez Roger Caillois peut paraître osée, elle synthétise assez bien l'absence de fonction « vitale » de l'occitan dans le cadre national et le cantonnement dans lequel l'usage de la langue est maintenu : autrement dit, il n'est pas utile de parler occitan pour s'adresser à l'administration, pour évoluer de l'école à l'université (sauf choix spécifique), pour accéder à l'immense majorité des métiers, pour faire des rencontres...etc ; par ailleurs, le cadre légal est défavorable à un accroissement des usages de l'occitan dont toute politique de socialisation, à l'instar des autres langues dites « régionales », relève des collectivités locales et ne constitue pas un droit ou une liberté opposables⁴. Si nous pouvons nous réjouir des annonces récentes de la création d'une agrégation pour les langues de France dont fait partie l'occitan⁵, nous croyons cependant cette mesure aussi symbolique qu'anecdotique : cela ne représente pas de conquête particulière d'une fonction nouvelle de l'occitan dans un contexte qui lui serait plus favorable. Par contre, si l'agrégation tient ses exigences en terme de niveau et ne cède pas à des tentations statistiques de promotion du personnel, cette mesure représente un défi pour les professeurs qui acceptent une complexification de la règle et, dans l'éventualité du succès, se posent

³ Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, folio, p.101

⁴ article 75-1 de la Constitution

⁵ Journal officiel du 23 mars 2017

en joueurs confirmés à même de donner un signal et un souffle nouveau au jeu de transmission de l'occitan.

Cette affirmation relève autant de l'espoir que de la théorie et il faut considérer que la formation des formateurs, que nous pourrions comparer au niveau des joueurs, est une règle insuffisante pour une transmission de l'occitan qui se veut la plus collective possible, et si possible, de masse : cette donnée quantitative, tant motivée par la culture statistique que par une réelle sensibilité démocratique des décideurs en matière de langue et de culture occitanes, est caractéristique de toutes les politiques entreprises par les collectivités.

Elle ne résout pourtant pas la question de l'usage de l'occitan : l'expérience des Calandretas a généré très tôt une auto-critique d'un système qui, s'il laisse une bonne impression aux élèves de leur expérience en Calandreta, ne dissipe pas le prestige du français sur l'occitan – qui est la base de la diglossie – et ne garantit pas non plus un niveau correct d'expression à tous les élèves en fin de cursus. C'est un constat cuisant pour une expérience immersive de longue durée, qui connaît un succès par ailleurs grâce à ses faibles effectifs en classe et des techniques pédagogiques inspirées de Célestin Freinet qui mettent à l'honneur le jeu et l'expression personnelle.

e) une immersion « corrompue »

Il semble ainsi que les caractéristiques du jeu décrites par Roger Caillois et en partie mises en œuvre dans l'organisation et la pédagogie des Calandretas ne suffisent pas à satisfaire leur objet. Ce sont particulièrement les aspects 2. séparé 3. incertain 4. improductif, que nous voulons analyser, à la lumière d'un chapitre capital du livre de Roger Caillois intitulé « Corruption des jeux »⁶.

A priori, l'enseignement en immersion favorise un statut d'usage exclusif de l'occitan. Cela correspondrait à l'univers spatio-temporel séparé que représente pour un *calandron* sa journée à l'école, par opposition à son milieu familial et domestique. Cependant, l'implication dans la vie de l'école, souvent militante et toujours bénévole, de parents qui ne sont pas toujours et même trop rarement occitanophones, brise la séparation qui garantit l'immersion des enfants. C'est une entorse acceptée par tous et il est difficile d'inciter les enfants à la rigueur quand ils voient leurs parents communiquer entre eux ou avec les personnels de l'école en français en tous lieux et à tout moment : à l'entrée de l'école, quelquefois dans l'enceinte même, ou bien dans les événements parascolaires telles les sorties, festivités calendaires et fêtes de fin d'année.

⁶ op. cit., p.101

Ce conflit linguistique patent, malgré les efforts du discours ambiant pour le désamorcer et le lisser, déplace la notion d'incertitude du jeu à la vie réelle. Si l'apprentissage de l'occitan – comme toute langue – génère formellement de l'incertitude chez l'apprenant : « comment puis-je dire ceci ? Puis-je le dire comme cela ? Suis-je compréhensible ? », cette incertitude est déplacée sur le statut même de la langue si le conflit diglossique n'est pas résolu ou évacué : « mon apprentissage a-t-il du sens ? En ai-je vraiment envie ? Cela est-il bien utile ? ». Le questionnement initial gagne en gravité et la troisième caractéristique qui nous intéresse, l'improductivité du jeu, voit sa fonction transformée. Le plaisir initial de la gratuité exprimé dans un geste créateur, libéré de toute responsabilité sociale et sublimé par la contrainte de la règle du jeu dont on sait qu'elle est limitée dans le temps et l'espace du jeu, ce plaisir qui fait de l'improductivité une qualité recherchée du jeu est tout à coup mis en danger : l'improductivité est le contre-pied d'un système d'enseignement qui, aussi aménagé soit-il, participe à la production d'une certaine élite. Cette élite ne doit pas s'entendre dans son sens social, mais étymologique : c'est un groupe prélevé sur l'ensemble dont on espère en l'occurrence qu'il viendra alimenter le contingent des locuteurs de l'occitan. C'est en tout cas le souhait annoncé de l'Office Public de la Langue Occitane sur le site internet de la Région Occitanie, à savoir arriver à « l'accroissement quantitatif et qualitatif du nombre de locuteurs de l'occitan, et à l'accroissement de l'usage de l'occitan, afin de développer le nombre de locuteurs actifs ».

Cette analyse du cadre scolaire nous semble importante car c'est le contexte le plus concerné aujourd'hui par une pratique des jeux en occitan dans les jeunes âges. Le cas des associations militantes est plus simple : les participants aux activités ludiques en occitan dans un cadre associatif viennent expressément pour parler occitan et arrivent à constituer des groupes plus exclusifs et donc favorables à l'usage unique de l'occitan, ou bien à un usage prépondérant qui invite à diminuer l'usage du français au profit de l'occitan. Il faut ajouter que ces activités concernent statistiquement plutôt des adultes.

f) l'enjeu des familles : « le patrimoine expressif »

Reste le cas des pratiques familiales. A vrai dire, nous ne connaissons que trop peu de familles qui transmettent l'occitan à leurs enfants : c'est le mal principal de cette langue car l'école ne peut assurer tous les champs de transmission d'une langue.

Prenons le cas de l'intimité. Il est toute une éducation faite par les parents à propos du corps et de l'hygiène corporelle correspondant à un lexique et des registres de langue qu'on aborde guère à l'école : surveiller tâches de naissance et grains de beauté, *las tenes* ; prendre soin de l'hygiène de

ses cheveux en faisant attention aux lentes, *las lendes*, ainsi qu' aux poux, *los peus* (encore que la propagation de ces derniers soit surveillée en milieu scolaire) ; constater l'apparition du système pileux, *la borra*, ou l'apparition de tâches rouges, claires ou brunes, *las envejas de vin / de lach*, sans parler du registre pudique et presque toujours métaphorique des organes sexuels et du fondement. Il en va de même pour les registres familiers ou métaphoriques : il est tout un langage qu'on n'apprend pas à l'école et que celle-ci, se posant en institution, ne peut se permettre de diffuser. Les pédagogues n'ont pas pour mission d'enseigner les jurons (ni les parents d'ailleurs, mais le juron est typiquement un mimétisme de l'enfant mû par le désir d'expressivité ; nous en avons fait l'expérience très précise dans notre enfance) pas plus que le vocabulaire ironique et métaphorique qu'on retrouve beaucoup dans les dépréciations : *es tèbi* (tiède) pour dire que quelqu'un perd la tête et raconte n'importe quoi, *es atoissat* (émoussé) pour dire que quelqu'un perdu toute sa vigueur...etc. Non que ce dernier registre soit inadmissible à l'école – encore qu'il faille trier les termes – mais l'enseignant n'a pas forcément le temps, l'occasion ou la connaissance pour cet enseignement. De plus, la part de mimétisme qu'on observe chez l'enfant et qui est un des quatre aspects capitaux du jeu décrit par Roger Caillois à côté de l'émulation, du hasard et de la recherche de sensations, est contenue à l'école au profit d'une activité plus logique et réflexive. Nous posons donc que le cadre familial est en théorie plus favorable à un apprentissage de registres langagiers diversifiés, plus expressifs, liés au sensible ou à des réalités plus concrètes. Cela requiert néanmoins que les parents soient en capacité de les transmettre et la rupture de transmission de la langue, qui a mis la presque totalité des locuteurs contemporains en situation de re-conquête, complique cette transmission.

Prenons le cas de nos parents, nés à la charnière des années 1950-1960. S'ils ont entendu parler l'occitan couramment quand ils étaient enfants (c'étaient la langue véhiculaire de tous les adultes), s'ils l'ont quelquefois parlé épisodiquement avec la génération de leurs grand-parents qui se plaisaient peu de parler français, on leur a parlé français si bien que tout un champ d'expression, pris au sens le plus large, leur a échappé en adresse directe et s'il l'ont capté, c'est en écoutant les adultes entre eux. Ce champ d'expression se traduit certes du point de vue du lexique, de la phonétique, de la syntaxe, mais aussi de la gestuelle. N'étant pas sollicités comme locuteurs directs de l'occitan, mais étant locuteurs passifs ou semi-locuteurs, ils ne transmettrons pas ce que nous appellerons le même « patrimoine expressif » que leurs parents. Ce patrimoine expressif se trouve d'autant plus amenuisé qu'on a affaire à des sous-locuteurs⁷: il est peut être allogène ou se trouver tout simplement anéanti avec des non-locuteurs.

⁷ Se rapporter aux notions de *terminal speakers* chez Dressler (1978) ou les *rememberers* chez Sasse (1992) cités par Lavega-Burgués (cf bibliographie)

g) la création ludique et la création linguistique

Nous serions ainsi condamnés au XXI^e siècle à ne parler qu'une langue tronquée d'une importante part de son patrimoine expressif, standardisée par les besoins de l'éducation et de la communication de masse, le plus souvent décontextualisée et ainsi rendue tout à fait artificielle.

Ce constat pessimiste ne prendrait pas en compte tous les acquis des différents champs de la recherche en linguistique occitane – appliquée ou fondamentale – : les mots sont des outils auxquels ils convient de donner de l'oeuvre et auxquels il ne faut interdire aucun chantier. Si les contextes d'usage de l'occitan ont radicalement changé en un siècle, l'occitan n'est pas réduit à néant et ne pourra pas l'être tout à fait : fixé dans ses variétés sur des supports écrits, sonores et vidéographiques, même s'il advient à disparaître totalement de l'espace public et de la majorité des espaces privés en expression spontanée, il offrira toujours les ressources logiques et métaphoriques d'une langue et les propriétés d'un code partagé dans une communauté donnée.

L'occitan est menacé de quitter les champs fonctionnels de la communication quotidienne ; il est atteint d'une forte réduction de son patrimoine expressif qui obère son développement spontané, caractère principal des langues dites « naturelles ». Devient-il une langue artificielle, comparable aux langues imaginaires des littératures fantastiques de science-fiction ? Peut-être. Si l'occitan n'est pas une création de toute pièce sortie de la tête d'un auteur ou d'un idéolinguiste des communautés virtuelles qui rassemble des *conlangers*, elle est une langue de création : terreau des poètes ; outil des romanciers ; matière première des vidéographes, chanteurs, musiciens, médiateurs de la culture d'oc, des historiens, des chercheurs, philosophes ; inspiration des dessinateurs, sculpteurs, peintres, des plasticiens ; alibi des décideurs politiques et de l'économie touristique ... etc.

Nous ne limitons pas l'idée de création à la seule création artistique : si nous avons mentionné les chercheurs, les entrepreneurs ou faiseurs de concepts de communication, c'est bien que nous comprenons la création dans une acception large à savoir le résultat de l'exercice du pouvoir qu'a l'homme de construire, de former, avec le concours d'une faculté spécifiée, un produit qui s'insère parmi les choses déjà existantes. Cette propension créatrice n'a rien de nouveau et les spécialistes de la littérature occitane ont bien montré qu'à partir du XV^e siècle, écrire en occitan n'est plus une évidence mais un choix. Cette volonté d'une expression spécifique et différenciée d'un français triomphant n'a pas changé depuis cinq cents ans. Seulement elle ne concerne aujourd'hui plus seulement le champ de la création artistique mais aussi l'expression au quotidien : parler occitan, c'est créer en toute liberté un espace-temps sonore volontairement séparé du paysage

sonore francophone, avec la conscience claire de sa finitude, sans rentabilité ni interaction avec le monde francophone qui n'est pratiquement plus bilingue (surtout en ville), à la recherche d'une autonomie et d'un destin propres dans un monde que cela indiffère. Nous réitérons ainsi l'allusion aux catégories du jeu de Caillois et posons que parler occitan est créer : parler occitan, c'est aussi jouer.

B. Des jeux comme support pratique de l'enseignement de l'occitan

Nous venons d'examiner en quoi la pratique de l'occitan envisagée sous l'angle du jeu d'après ses différentes catégories est source de création et représente un potentiel théorique d'usage de la langue. Il convient à présent d'envisager pratiquement cette théorie et de voir comment des éléments du langage courant sont à l'oeuvre et peuvent participer d'une pratique contextualisée de l'occitan.

Selon Pierre Parlebas, « Les jeux sont en consonance avec la culture à laquelle ils appartiennent, surtout en ce qui concerne les caractéristiques de la logique interne, qu'illustrent les valeurs et le symbolisme sous-jacent de cette culture : relations de pouvoir, fonction de la violence, images de l'homme et de la femme, formes de sociabilité, contact avec l'environnement... »⁸. Nous souscrivons à cette affirmation dont nous avons fait l'expérience à plusieurs reprises et que nous aurons l'occasion d'aborder dans les jeux dit d'école ou les jeux de quilles. Pour ce qui concerne ces dernières, nous menons depuis quelques années maintenant une modeste expérience de remise en vigueur des jeux de quilles sur le Parc Naturel Régional des Causses du Quercy dont il convient de décrire le fonctionnement pour comprendre la place que peut y jouer l'occitan. Celle-ci s'est déroulée en trois étapes.

a) la collecte d'une mémoire orale à partir d'un jeu

Nous avons hérité par hasard du jeu de notre village, Blars, suite à un rangement chez un particulier. Si nous avions le mobilier, nous ne disposions alors d'aucune indication quant au fonctionnement du jeu. Par ailleurs, notre ressource familiale était insuffisante car le seul témoin direct du jeu à savoir notre père, était un enfant dans les dernières années de pratique des quilles et n'était pas admis au jeu-même – réservé alors aux adultes – , mais seulement et épisodiquement au ramassage des quilles. Toutefois, nous avons recueilli auprès de lui des informations capitales qui

8 Cité par Lavega-Burgués, *ibid.*

font écho aux catégories de Pierre Parlebas : un jeu d'adultes, à la limite de jeunes adultes, masculin, de solide émulation voire de violence verbale ou physique, souvent feinte et quelquefois avérée ; un jeu de sociabilité qui mettait en scène des conflits qui étaient le reflet des rapports de force, d'estime mutuelle, de défiance et d'entraide des citoyens et travailleurs que les joueurs étaient en dehors du jeu ; un jeu intégré à la vie du village avec ses spectateurs, particulièrement les femmes et les enfants exclus du jeu par convention tacite, mais aussi « les promeneurs du dimanche » et les clients des café-épicerie-restaurants auquel les jeux de quilles étaient associés, qu'ils en fussent les tenanciers ou les points de chute pour la consommation de la récompense, souvent une bouteille de vin blanc doux.

A ce paysage qui fait partie des récits de notre enfance, nous avons ajouté des récits plus spécifiques liés au jeu : les règles bien évidemment, mais aussi des anecdotes qui sont parfois très productives sur la contextualisation du vocabulaire et la fonction des gestes. La découverte qui nous a le plus réjoui parmi le langage tantôt concret, tantôt imagé des quilles est assurément le verbe pronominal *se cobejar*, doublé de l'adjectif qualificatif *cobejós*. L'adjectif *cobe* est aujourd'hui employé chez les locuteurs dans le sens de « désireux » ; *cobejós* est renseigné par Mistral sous la forme *coubejadou* comme ce qui est enviable ou peut être convoité de même que le verbe *coubeja* avec le sens d'envier ou de convoiter en Gascogne. La forme pronominale produit a priori peu de sens si on la comprend comme « s'envier, se convoiter ». Elle prend dans le contexte qui nous concerne un sens qui n'évacue pas la question de l'envie ou de la convoitise de l'objet, mais qui s'enrichit par ailleurs d'une dimension gestuelle : *se cobejar*, c'est, au jeu de neuf quilles, s'étirer de côté autant qu'on le peut grâce au pied mobile (un pied doit rester fixe) pour tomber le maximum de quilles dont la *bona* (la quille requise pour le décompte des points) ; le jeu *cobejós* est celui qui vous oblige à cette manœuvre. Cet exemple peut sembler si pointu qu'on le classerait dans la catégorie des détails techniques bons pour les spécialistes. Il est pourtant capital car il fonde par son sémantisme une motivation importante de ce jeu à savoir la conquête d'un enjeu qui suscite la convoitise et pousse au dépassement personnel dans une emphase gestuelle. Qui plus est, cette appellation recouvre une gestuelle commune à de nombreux jeux de quilles, particulièrement remarquable dans les *bolos* de Cantabrie.

Cette phase de collecte nous semble essentielle, autant que faire ce peut, pour restituer l'authenticité d'une pratique, c'est à dire ses caractères propres qui fondent son autorité et son identité, ce que Pierre Parlebas appelle les « caractéristiques de logique interne ».

b) la reconstitution du jeu

Nous l'avons expérimentée dans un cadre périscolaire et un autre villageois.

Nous commençons au départ avec un principe simple à savoir l'installation du jeu et la nomination en occitan de chacune de ses parties : le nom de l'aire de jeu, *lo quilhièr*, le nom de chaque quille : *la bona, la prilha, la corneta, la doás, la cinc, la tres, la nau* ... etc, le nom de chaque action essentielle à l'installation du jeu : *quilhar, metre jòc*...etc. Vient ensuite l'explication du jeu selon le mode de jeu le plus simple : faire deux équipes dont une place le jeu (soit choisir la bonne quille à tomber et l'endroit d'où l'on tire) et l'autre commence. L'équipe qui fait le plus de points dans une mène, *un jòc*, a le privilège de placer pour la mène suivante. Celui qui a un point de plus de points au bout de tant de parties a gagné (au moins un point de plus : en cas d'ex aequo, celui qui n'a pas dépassé le terme alors qu'il avait la main est considéré comme perdant).

c) la mise en pratique et la variation

Cette étape est la plus productive en terme de contextualisation de la langue.

Une fois le jeu borné par des règles fondamentales et leurs appellations correspondantes, la stratégie, l'adresse, la variation et la négociation propres aux jeux traditionnels se développent avec leur vocabulaire spécifique : *jòga pel grin, pren-la fina, fasem a cura l'uòu, te cal debolar, bufes pas, te cobèjes pas tant, fasem al vint e un, fasem a la pensada, fasem a bola tenguda, fai a pè davant, a « pyé an tré », desquilha-la, bòta l'i del reviron*... ou emprunté aux autres jeux de quilles : *rampeu*, de cartes : *tot atot*, ou à l'imaginaire quotidien du mouvement : *una balajada, una tàm pia*...etc. C'est la partie la plus intéressante du point de vue de la pratique linguistique car elle génère une communication nécessaire aux besoins de la stratégie d'une équipe ou utile à la déstabilisation de l'adversaire. De plus, la tension émotive, posturale et gestuelle s'accompagne souvent d'expressions verbales où les jurons entre autres trouvent tout leur épanouissement.

Par ailleurs, même si la liberté de parole génère des discussions comparables aux registres et rythmes de langage de la vie quotidienne, les jeux de quilles, mais aussi les jeux en général, génèrent une économie de la parole tout à fait significative : la prise de parole est souvent un commentaire du geste accompli ou du mouvement à accomplir et s'ordonne en formules simples et courtes comme celles vues précédemment ou bien encore : *Ane ! Fot-li ! Qual li fa ? A tu. Vai l'i. Ent la me cal prene ?* Ces phrases courtes, tout à fait fonctionnelles, ont les qualités de formules figées, facile à apprendre, mais tout à fait vives puisqu'elles sont conséquentes ou initiatrices de situations vécues et arbitrées par un collectif en mouvement tout le temps du jeu. Nous avons ainsi vu émerger dans le temps du jeu des locuteurs occasionnels (de la catégorie des *terminal speakers*)

qui ne le sont absolument pas en dehors.

d) le statut du locuteur

Le statut du locuteur pose question : peut-on vraiment affirmer que nous avons mis des joueurs en position de locuteurs de l'occitan parce qu'ils ont mobilisé des phrases presque toutes faites et dont certaines sont intrinsèques au déroulement du jeu et font pour ainsi dire partie de la règle ? Par comparaison, parle-t-on anglais quand on dit avoir « dispatché les challengers en différents endroits du charters sur les conseils du leader afin d'optimiser le management d'une équipe qui ne pense qu'aux bénéfices de son weekend » ? Parle-t-on anglais quand on « check ses mails sur son iphone et qu'on efface les spams en remerciant son firewall de vous avoir prémuni de tout ce bullshit forwardé par des hackers » ?

Il est permis de se le demander et ces exemples sont une imitation à peine exagérée de la bouche de certaines catégories socio-professionnelles du milieu de la finance française notamment. Quoi qu'il en soit du statut de locuteur des joueurs de quilles, nous y voyons le moyen de mobiliser du vocabulaire occitan performant pour des joueurs : performant car les syntagmes employés remplissent une fonction, sinon vitale, du moins essentielle au bon déroulement du jeu. Il s'agit peut-être d'un vocabulaire limité, mais il correspond aux limites du jeu et trouve en cela toute sa plénitude.

e) utilité des matériaux fixes et de la répétition

Le cas des jeux de quilles est un exemple développé qui, s'il propose un viatique simple de communication, peut être augmenté d'un nombre considérable de vocables en fonction de l'importante variation des jeux et des stratégies : les registres de langues peuvent être aussi simples que complexes, à l'image des jeux, avec une tendance partagée à la fixation et l'itération des formes : on peut en identifier différentes classes dont la liste indicative qui suit évoque tantôt des catégories grammaticales, tantôt des genres de littérature oraux.

- Les comptines : véritables formules incantatoires, elles délimitent et rythment le temps et le ton (souvent facétieux) du jeu, en répartissant notamment les différents rôles au sein du jeu (... *clissa, classa, / quita ta plaça*)

- Les syntagmes adjectivaux : *Grèga ! Ardit (petit) !* Quand ils sont encore employés, leur sens

premier n'est plus toujours compris : ils sont lexicalisés et viennent souvent en appui d'une exclamation. On pourrait y comparer le syntagme adverbial, *rai*, et ses composés ou les syntagmes nominaux *Òsca !⁹* ou *Aliga !*

- Les syntagmes verbaux : *Fot-l'i ! Asarda-te ! Te còpi !* Ceux-là, contrairement aux précédents, sont tout à fait actifs dans l'expression ou le commentaire d'une action. Pourtant, ils sont plus l'apanage de locuteurs réguliers, peut-être parce qu'il font primer le sens sur l'expressivité. Nous n'excluons pourtant pas qu'ils puissent se lexicaliser, d'après les exemples de Peire Godolin : *Salvi-la-me !¹⁰*, qui selon Doujat « revient à ce terme du jeu de paume pour néant, ou bien à celui du jeu de rafle, je romps ce coup » que nous rapprochons d'autres expressions telles *per sal-mi-ten¹¹* ou bien *al buta l'òli¹²* du même poème semblable au *cura-l'uòu* qui chez certains joueurs de neuf quilles est le nom de la quille centrale par référence au jeu de *cura l'uòu* qui consiste à sortir justement la quille centrale du carré. Nous alertons aussi sur le cas de *Ane !* (en fait *ane(m)* avec déplacement de tonique), qui se traduit facilement par « Allons ! / Allez ! » : nous avons remarqué que cette expression était à mi-chemin du syntagme verbal et de l'onomatopée, tant la lettre a- (ici tonique) exprime d'élan. Elle est souvent suivie du verbe *botar*, qui n'a pas le sens de mettre en ce cas mais vient renforcer *anar* qui le développe : *Ane, bòta ! / Ane, botatz !*.

- Les onomatopées : *A ! Arri ! Òu ! Oi ! Sat / Zat ! Barrabam ! Palandran !* Elles sont nombreuses et aussi les premières menacées par la réduction du « patrimoine expressif ». Contrairement aux précédents éléments, ces expressions s'apprennent rarement par exercice logique ou mnémotechnique mais par imitation spontanée et ne définissent pas de cadre ni de mouvement particulier utile à l'économie du jeu. Il est par ailleurs difficile d'induire les joueurs dans ces postures en leur recommandant l'usage de ces onomatopées quand ils veulent s'exclamer : ce serait pour le moins dirigiste et contre-productif. Par contre, en présence de joueurs qui les utilisent naturellement, on observe que le mimétisme se fait très vite et il semble, à l'image des jurons, qu'elles puissent très vite regagner de la vigueur comme support d'expression.

- Les jurons : ils ont la même fonction que les onomatopées et connaissent la même évolution. Certaines personnes en font un véritable jeu en soi, jouant sur la parophonie (la plus populaires est celle des *Mila Dius* : *Mila Vius, Miquèl d'Estiu, Mila Diches, Mila Dos ...*) ou le développement

9 Le Quercy ne dit pas *òsca* qui s'emploie par ailleurs dans d'autres expressions et n'a pas de mot particulier pour le français « bravo ! ». La plus proche expression de satisfaction ou d'admiration serait *Aital !*, pour un mot bien dit, pour un coup réussi.

10 *Le Ramelet Mondin & autres œuvres, Prumièra Floreta, la Mascarada d'un òrb*

11 op. cit., *Prumièra Floreta*, *Querèla d'un pastor*

12 Ibid.

narratif emphatique et la surenchère blasphématoire (*lo diable me rastèle las tripas per una vinha podada / lo diable me fasca 'n carreton per anar veire las putas Recamador ...*). Il arrive qu'on assiste à de véritables représentations (nous renvoyons à *la mimicry* décrite par Roger Caillois) au cours d'un jeu dont ce n'est pas l'objet premier, créant une imbrication de jeux de mots et de gestes qui quelquefois singent le mouvement qui vient d'être raté ou d'apporter une défaite. Ce théâtre de mots et de gestes, s'il n'est pas le jeu à proprement parler, fait partie intégrante du temps et de l'espace du jeu et le distingue de la pratique sportive qui réprime facilement ce genre de comportements en prônant le respect de « l'esprit sportif ».

f) les jeux traditionnels et le sport : une image du conflit diglossique ?

Ce dernier aspect nous pousse à rendre compte d'article de Pierre Parlebas qui vient compléter la réflexion théorique que nous avons proposée en première partie, intitulé « Du jeu traditionnel au sport : l'irrésistible mondialisation du jeu sportif »¹³.

Après avoir établi la filiation du sport aux jeux et rappelé que toute motricité est une ethno-motricité, Pierre Parlebas établit une première distinction entre ces deux catégories : les jeux traditionnels et les jeux institutionnels. Il rappelle l'abandon par notre société des jeux traditionnels au cours du XXe au profit des pratiques sportives en prenant bien soin d'établir la co-incidence de deux phénomènes décisifs : l'émergence du sport tel que nous l'avons vu se développer et celle des démocraties libérales en Europe du nord-ouest. S'il souscrit aux théories démontrées par ailleurs que le sport mondialisé est particulièrement dépendant des modes de productions capitalistes développés dès la Révolution Industrielle, il insiste sur l'homologie du sport et de la démocratie libérale dont elle est le berceau. Nous reproduisons telle quelle cette partie de son analyse :

« La perspective libérale favorise la franche compétition, la libre circulation des personnes, la soumission aux lois de la concurrence et du marché, l'apparition d'une élite performante. L'option démocratique prône l'égalité des chances et la similitude des conditions ; elle met en avant le contrat social, elle se préoccupe davantage des faibles que des triomphateurs, elle tempère la brutalité des compétitions en amoindrissant les disparités interindividuelles, elle impose les arbitrages de l'Etat. D'un côté une sorte de "darwinisme sportif", de l'autre une régulation centralisatrice. La démocratie libérale est une démarche délicate, en quête de son équilibre sur une ligne de crête qui menace en permanence de provoquer la chute vers l'un des deux versants opposés, l'un valorisant la liberté et les pouvoirs de l'individu, l'autre les contraintes et le contrôle

13 Vers l'éducation nouvelle n°496, septembre 2000

de la société. [...] D'une part, sous le label libéral, la compétition à outrance, l'établissement des records et des classements, la domination de l'élite et l'avènement des "dieux du stade". D'autre part, sous l'égide démocratique, l'accès de tous aux activités, l'égalité des chances, l'équité de la confrontation (catégories de poids, d'âge, handicaps [...]), l'arbitrage assurant la loyauté de la rencontre.[...] Cependant, force est de se rendre à l'évidence : l'évolution mondialiste du phénomène sportif survalorise le visage de la compétition conquérante et élitiste, au détriment du visage de la rencontre souriante et conviviale, souvent réduit à n'être plus qu'un alibi.[...] L'abandon des jeux traditionnels au bénéfice des jeux institutionnels – le sport – répond à un changement de civilisation. Cette nouvelle culture a une tendance irrépressible à imposer la standardisation et l'uniformisation des espaces, des temps, des objets et des comportements. Par son inscription résolue dans le monde industriel et commercial de l'économie capitaliste, la culture sportive a développé une véritable multinationale du spectacle ; celle-ci vend le produit sportif et l'installe avec un succès retentissant dans le champ de la communication de masse, ce qui va, en retour, influencer ses propres contenus ».

Par suite, il définit bien le sport comme une activité distinctive dans l'univers des jeux (motricité, règles pouvant être partagées avec les jeux, compétition et institutionnalisation sont plus caractéristiques) et pose la question d'une supériorité qui serait liée à la dimension mondiale des sports. Il répond de la manière suivante à savoir que les sports ne sont qu'une « frange des activités physiques » dont les aspects attractifs sont « remarquablement exploités » et que les jeux, souvent plus complexes et subtils et dont la différence avec le sport est de nature et non de degré, n'en sont pas une activité « préparatoire ».

A ces propos auxquels nous souscrivons pleinement, nous associons, en ce qui concerne le domaine des langues, les mots partagés par Raymond Sindou et Henriette Walter : « le français n'est qu'un patois qui a réussi ». Nous comparons ces conflits qui mettent en scène les jeux traditionnels et le sport d'une part, l'occitan et le français d'autre part. Et si nous parlons de mise en scène plutôt que d'opposition, c'est parce qu'il n'y a pas d'opposition exclusive de l'un et de l'autre, mais l'un (les jeux traditionnels, l'occitan) se sent déconsidéré voire dénigré par l'autre (le sport, le français) dont les horizons et les ambitions dépassent ce seul conflit.

Les forts courants de la normalisation linguistique et culturelle occitane sont à l'image des jeux traditionnels et autres pratiques motrices non-institutionnalisées (conformément à la nomenclature des jeux traditionnels, quasi-jeux sportifs, quasi-sports, jeux sportifs de rue de P. Parlebas), qui s'organisent en fédérations et se dotent de moyens spécifiques pour accéder au statut

tant convoité de « normalité ». Nous citerons deux exemples, qui illustrent deux chemins différents :

- d'une part le passage du jeu traditionnel au sport avec les « bolos » de Cantabrie et d'Asturies qui se sont organisés en fédération spécifique dans une démarche comparable au huit quilles de l'Aveyron, induisant la fabrication de matériel normalisé et la construction de pistes spécifiques qui le sont tout autant, entourées de gradins et bénéficiant d'une diffusion télévisée des championnats de la fédération ;
- de l'autre, l'adaptation d'un sport international à des termes locaux avec la constitution d'une équipe de football d'Occitanie, appuyée par les efforts de l'Institut d'Estudis Occitans pour produire le vocabulaire adapté en occitan des nombreux vocables anglais qui régissent le football, sans que le destin de cette équipe puisse être médiatiquement suivi, notamment parce qu'elle officie dans un réseau de « nationalités » non reconnues par la Fédération Internationale de Football.

Nous constatons toutefois que la langue des commentaires télévisés des « bolos » est l'espagnol et que les termes « dialectaux » sont réservés à l'expression du champ technique. De même, l'occitan est le grand absent de l'équipe de football d'Occitanie : les quelques vidéos disponibles sur internet montrent qu'il ne s'entend pas dans la communication des joueurs sur le terrain ; nous ne connaissons pas par ailleurs de commentaires radiophoniques en direct des événements en occitan. Il semble que la dimension sportive où prime la performance laisse peu de place à la socialisation de la langue chez des joueurs qui ne la pratiquent pas par ailleurs si bien qu'ils les enjeux ne sont pas au même niveau dans l'équipe de football d'Occitanie que celle du Kurdistan irakien.

C'est pour cela que nous avons choisi de travailler sur les jeux qui s'inscrivent dans l'histoire culturelle occitane et suscitent d'emblée de l'expression en occitan. C'est aussi pour cela que nous croyons que, pour le contexte occitan, il est actuellement plus aisé de promouvoir l'usage de la langue dans le contexte de jeux qui ne nécessitent pas la comparaison avec un modèle mondial dominant et libèrent du poids de la diglossie. De plus, les commentaires sportifs sur-mobilisent « le patrimoine expressif » qui fait tant défaut chez les locuteurs actuels de l'occitan et les néo-locuteurs. Il semble que le jeu, grâce aux renégociations permanentes qu'il offre du temps (selon les jeux), du nombre de participants, des règles, du comptage des points... etc, soit plus pédagogique et permette, petit à petit, la réappropriation ou la création d'un « patrimoine expressif » propre.

C. Notre démarche

a) constat

Notre fréquentation du milieu associatif et des établissements scolaires a mis en valeur une carence de vocabulaire adapté aux pratiques de la vie quotidienne et aux jeux. En effet, l'impact de la langue normalisée est prégnant dans les milieux militants de transmission de l'occitan qui s'accompagne d'une standardisation à tous les niveaux : phonétique, lexical, morphosyntaxique. Cette mise au pas est souvent considérée comme une acculturation dans les milieux vernaculaires et fait souvent dire que « l'occitan, ce n'est pas le patois ». Par cette étude, nous avons voulu proposer des solutions de réappropriation du vocabulaire et des connaissances liées aux jeux dans le département du Lot.

b) questions

Elles sont théoriques d'une part :

- L'indissociabilité de la langue et du jeu n'est-elle pas qu'une vue de l'esprit, après qu'on a constaté la survie des jeux malgré l'abandon des langues ? Ainsi la disparition du patrimoine linguistique d'un jeu représente-t-elle la disparition d'une modalité du jeu ou bien de son essence ? Nous sommes donc amenés à nous demander quelle typologie est la plus pertinente en ce qui concerne le jeu : le cas des quilles est une fois de plus éloquent à ce sujet. Les huit quilles de l'Aveyron sont à la base une variante du jeu de neuf quilles : cette variante triomphante a fini par éclipser sa matrice, troquer sa langue et s'imposer dans la culture socio-sportive contemporaine. Doit-on considérer qu'il s'agit du même jeu qu'à l'époque où il n'était qu'un modalité d'un autre jeu qui s'épanouissait dans une culture du défi, de la variation et dont les moindres motifs s'exprimaient dans une langue aussi apte à la variation ?

Mais nos questions sont aussi pratiques :

- Quel usage notre recherche peut-elle trouver à court terme si elle ne se plie pas à des formats pédagogiques facilement réutilisables par des professeurs ou du personnel encadrant ? Notre exigence de mise en valeur de la variété ethnographique est-elle compatible avec la philosophie de masse démocratique qui recherche toujours plus de recettes immédiatement applicables ? Ne faudrait-il pas concevoir des mémoires doublés d'explications vidéographiques pour une meilleure médiation ou dont les soutenances s'accompagneraient d'épreuves pratiques ?

En attendant de répondre à tout ou partie de ces questions, nous avons opté pour la collecte, le rassemblement et la publication de données qui constitue un premier pas accessible à toutes les

personnes de bonne volonté.

c) typologie des collectes

- Une collecte en situation. Elle a été possible dans le cas d'un jeu de cartes, *lo maridatge*, dont la pratique est restée ininterrompue chez les personnes que nous avons sollicitées : ce cas est le plus intéressant car il est entièrement spontané du point de vue de l'expression gestuelle et langagière. Nous notons toutefois que la présence d'une tierce personne – le collecteur – donne lieu à une mise en scène complice de la part des joueuses qui le prennent quelquefois à témoin : ces quelques passages n'enlèvent rien au naturel de ces deux personnes qui ont joué et parlé comme à l'accoutumée, en occitan, qui est leur langue maternelle et véhiculaire, mais aussi en français, dans un registre plus particulier que nous évoquons en propos liminaire de l'enregistrement retranscrit pour la présente étude.

- Une collecte à la demande. Dans le cadre de reconstitutions à la demande, pour *la borra* notamment, les résultats sont intéressants mais moins probants : dans ce cas, il faut aussi faire valoir que trois générations étaient représentées parmi les joueurs, dont le collecteur, ce qui altère sensiblement la qualité des informations recueillies.

- Une collecte de témoignages oraux. Le cas le plus courant est enfin, à propos d'une pratique disparue, celui du témoignage indirect : s'il est relativement facile de mettre à jour du lexique, des règles et des fonctionnements du jeu, l'aspect langagier « vif » est tout à fait atrophié. Toute la finesse et la difficulté de l'entretien résident alors dans la capacité du collecteur à faire se remettre en situation, dans la mesure du possible, le collecté. Les sollicitations d'anecdotes mènent souvent à un souvenir énoncé au discours direct qui est alors plus productif sur le langage associé à des situations de jeu.

- Une collecte bibliographique. Bien conscient que les ressources orales s'amenuisent avec le temps, un examen des sources écrites est un complément – parfois un préalable – indispensable à l'étude d'un fait ethnographique dont le souvenir s'éloigne ou disparaît. La difficulté dans l'appréhension de ces sources vient de ce que l'objet que nous recherchons se capte presque toujours par bribes et est souvent décontextualisé. Pour les travaux lexicographiques que nous avons consultés, l'information arrive en listes, quelque fois accompagnée de notes. Pour les travaux des folkloristes, les descriptions manquent souvent de détails gestuels et c'est souvent le texte – comptine, formule, chant – qui prime.

La littérature est une source très intéressante qui offre un matériau varié et quelquefois inédit : mais il faut savoir trier les usages correspondant à la pratique orale commune et ceux qui sont spécifiquement métaphoriques. Un cas probant est l'emploi de *toreta* / *toretaires*¹⁴ par Jules Cubaynes, pour désigner les cliques de cuivres (cornets à piston, basses) et leurs joueurs alors que la *toreta* renvoie dans sa aux hautbois d'écorce qui se font le printemps et par analogie, peuvent désigner les hautbois tournés dont la tradition vécut dans le Bas-Quercy jusqu'à la première guerre mondiale. La littérature ne trie presque jamais le jeu fonctionnel de son contexte et de sa métaphore : ce sont ces deux derniers aspects qui priment et il ne faudra pas s'étonner de leur récurrence dans le chapitre consacré aux lettres. Ils servent par ailleurs le double élan de notre motivation, à savoir :

- recueillir et présenter des informations quantitativement et qualitativement satisfaisantes pour une appréhension simple du jeu concerné.
- recueillir des informations ciblées et utiles sur les contextes et situations de jeu générant de l'échange de paroles afin accroître les ressources lexicales et syntaxiques de tout occitanophone désireux de « vivre » le jeu et non pas seulement le « pratiquer ».

d) problèmes rencontrés

- La fin des situations spontanées. Au vu de l'exigence de résultats de notre enquête, le principal problème que nous avons rencontré est la rareté voire l'absence presque généralisée de situations de jeu spontanées : cela concerne à vrai dire toute les activités, touchant au jeu ou au travail d'une société rurale traditionnelle qui avait une expression propre et relativement autonome des choses et des êtres ainsi que des interactions entre eux. Ce qui est peut-être plus spécifique du jeu par rapport au travail, c'est que sa transmission s'est coupée de manière presque nette et concomitante à la généralisation de l'usage du français, laissant un vocabulaire très riche à la merci de l'oubli ou de la mémoire. Ceci étant, on voit bien que si *lo perdigal*, *lo porquet*, *lo garron*, *corniolar*, *espallar* ont trouvé leurs équivalents français dans le filet mignon, le rôti et le jarret, piquer la trachée, piquer l'épaule d'une boucherie modernisée et francisée, les expressions *se cobejar*, *debolat*, *la prilha*, *la corneta*, *lo pal*, *esse fresque* ont disparu avec les réalités qu'elles nomment dans les jeux de quilles et de cartes, sans hérité ni reconversion. Nous espérons que cette étude servira à les remettre en vigueur.

- délimitation du sujet et du corpus.

14 *La Tèrra e l'Ostal, la Vòta a Sant Alari*

Le second problème a été la délimitation du sujet et du corpus :

- du sujet car le thème du jeu nous a très vite amené vers les champs du ludique, du loisir et du plaisir, de tout ce qui finalement n'est ni peine ni contrainte en plus des champs lexicaux du son et du bruit, de la motricité et des postures déjà évoqués. De plus, il s'agissait de borner le sujet en valorisant principalement les activités associant le geste à la parole : en effet, tout le champ des jeux de langages au sens strict (virelangues, devinettes, rebus, rimes, polysémies, homophonies), s'il est évoqué, ne fait pas l'objet d'un catalogue et d'une analyse systématiques.

- du corpus car une étude exhaustive pourrait concerner toute la littérature, les études spécifiques, les films et bandes sonores, les ethno-textes du domaine occitan. C'est ainsi qu'en délimitant notre zone géographique d'étude, à savoir l'actuel département du Lot et quelques cantons limitrophes de l'Aveyron, du Cantal et du Tarn et Garonne, nous avons par là-même délimité notre corpus aux auteurs et documents relatifs à la dite zone géographique pour la période donnée. Les mentions bibliographiques extérieures à cette zone viennent en soutien à notre propos. Nous avons eu un recours tout particulier à l'oeuvre de Père Godolin qui est un auteur incontournable en ce qui concerne les jeux.